Quatre amis, une nuit, tous n'en reviendront pas.

RAGNAR JÓNASSON

À QUI LA FAUTE

« LE MEILLEUR AUTEUR DE ROMANS POLICIERS DE NOTRE ÉPOQUE ? »

The Times

À qui la faute

DU MÊME AUTEUR

Dix âmes, pas plus

Éditions de La Martinière, 2022
Points, 2023

La Dame de Reykjavík

La Dernière Tempête
Éditions de La Martinière, 2021
Points, 2022

L'Île au secret
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

La Dame de Reykjavík
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

Les Enquêtes de Siglufjördur

Sigló
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

Vík
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

Nátt
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Sótt
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Mörk
Éditions de La Martinière, 2017
Points, 2018

Snjór
Éditions de La Martinière, 2016
Points, 2017

RAGNAR
JÓNASSON

À qui la faute

Roman

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün

Éditions
de La Martinière

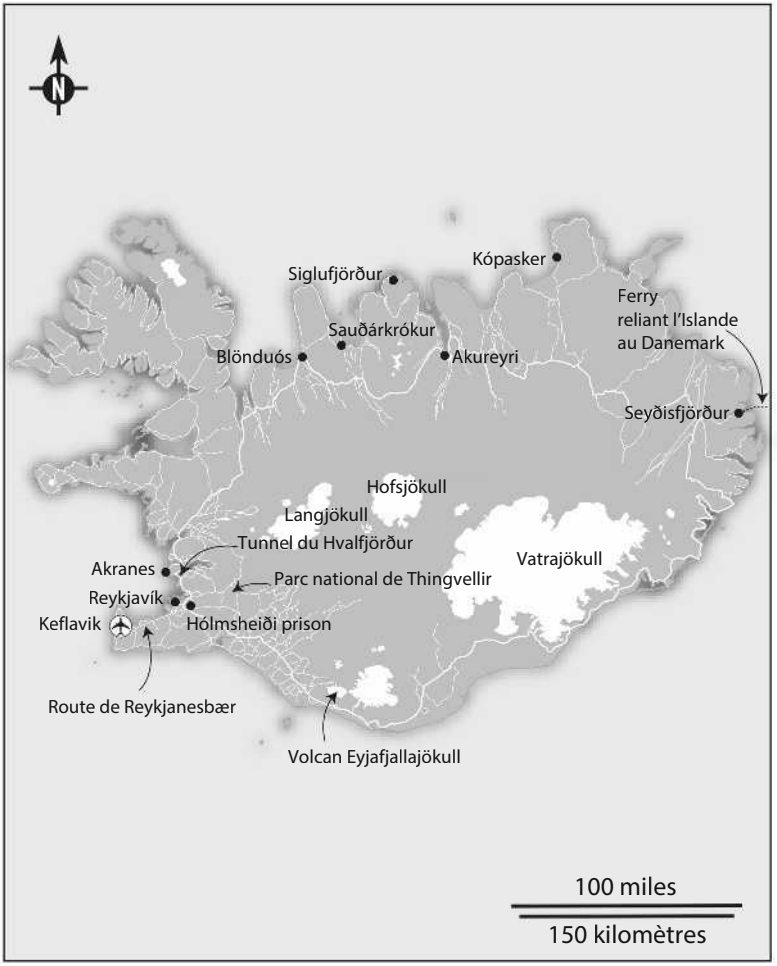
Titre original : *Úti*
© Ragnar Jónasson, 2021
Publié avec l'aimable autorisation
de la Copenhagen Literary Agency A/S, Cophenhague

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün
Avec l'aimable contribution de Victoria Cribb
(© Victoria Cribb, published in Great Britain by Michael Joseph 2021)

ISBN : 979-1-0401-1506-9

© Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, 2023
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.


N
Kópasker
Siglufjörður
Ferry
reliant l'Islande
au Danemark
Sauðárkrókur
Blönduós
Akureyri
Seyðisfjörður
Hofsjökull
Langjökull
Tunnel du Hvalfjörður
Vatrajökull
Akranes
Parc national de Thingvellir
Reykjavík
Keflavik
Hólmsheiði prison
Route de Reykjanesbær
Volcan Eyjafjallajökull
100 miles
150 kilomètres

À Natalía

La neige
en son sein
m'enveloppe,
un instant
je suis sauf.
J'entends
un murmure tel un cri
– te voilà ?
J'ai si froid,
serre-moi fort.

Couvre
de ces flocons
si chaleureux
le vide
en moi,
mais une seconde…
… laisse-moi
vivre encore un peu –

Jamais il n'avait eu aussi froid.

Daníel avait beau être recouvert de plusieurs couches de laine sous son épaisse doudoune, rien n'y faisait : l'air glacial parvenait quand même à s'insinuer à travers ses vêtements.

Ses compagnons de voyage ressentaient-ils la même chose ? Il n'osait pas poser la question, de peur de paraître faible. La tête baissée, il avançait péniblement, secoué par le vent et les paquets de neige. Il ne discernait plus le paysage, ni même le sol sur lequel il progressait ; son monde s'était réduit à des tourbillons blancs traversés par de vagues silhouettes en mouvement.

Il avait perdu la notion du temps ; une éternité semblait s'être écoulée depuis que la tempête s'était levée, là où cela ne faisait probablement qu'une heure. Plus personne ne parlait. Concentrés, ils s'efforçaient de rester groupés et de ne pas perdre Ármann de vue. Celui-ci connaissait la région sur le bout des doigts, aussi ses amis devaient-ils le croire lorsqu'il affirmait

qu'un vieux refuge se trouvait « pas trop loin ». Une déclaration à vrai dire peu rassurante.

Daníel avait grandi en Islande puis était parti vivre en Angleterre pour étudier l'art dramatique. Resté à Londres pour tenter sa chance en tant qu'acteur, il vivotait de petits rôles. Cela faisait un moment qu'avec ses amis de jeunesse, ils envisageaient de passer quelques jours ensemble au pays. Ármann s'était chargé d'organiser leur week-end de retrouvailles, prévu dans le Sud-Ouest, non loin de Reykjavík, dans un chalet confortable ; mais à la dernière minute, il leur avait proposé de partir de l'autre côté du pays, sur les hauts plateaux, pour chasser la perdrix des neiges. Lui-même pratiquait régulièrement la chasse en montagne et, à l'en croire, il n'y avait rien de tel pour cimenter des liens d'amitié. Trop occupé au moment où les messages lui étaient parvenus, Daníel n'avait pas protesté. Il n'avait pas de permis de chasse, mais Ármann avait promis de lui apprendre comment utiliser un fusil. « Personne ne nous verra, il est hors de question que tu ne tues pas quelques oiseaux ! »

Cependant, dès leur première incursion sur la lande, tout était allé de travers.

Daníel avançait avec difficulté. Il se sentait horriblement lourd. Heureusement, ils n'avaient pas pris toutes leurs affaires, juste des provisions pour la journée. Et bien sûr, leurs fusils, indispensables pour une partie de chasse. Quand la tempête avait commencé à s'intensifier, il avait proposé qu'ils abandonnent leurs armes quelque part pour s'alléger – ils pourraient les

récupérer plus tard. Sa suggestion avait reçu un accueil pour le moins glacial.

Il essaya de se redonner du courage. Ce n'était pas le moment de baisser les bras. Ils avaient tacitement décidé d'accorder leur confiance à Ármann, qui saurait les mener à bon port.

Oui, le froid était plus mordant que jamais, mais avec un peu de chance il se sentirait vite mieux dès qu'ils auraient réussi à se mettre à l'abri. Il essaya de ne pas trop penser au fait qu'ils n'avaient pas leurs sacs de couchage et que, d'après ce qu'il avait compris, ce foutu refuge introuvable n'était pas équipé pour se chauffer – ni électricité, ni foyer d'aucune sorte. Au moins, là, ils seraient à l'intérieur.

Le froid était une chose, mais au fond, il craignait surtout qu'ils se perdent. Qu'Ármann ne possède pas un sens de l'orientation aussi affûté qu'il le prétendait et qu'il n'atteigne jamais ce refuge. L'inquiétude que Daníel ressentait céderait alors la place à une panique profonde. Jamais ils ne parviendraient à retrouver leur chemin jusqu'au chalet où ils s'étaient installés pour le week-end. Ils n'en auraient d'ailleurs pas l'énergie, et si la météo ne s'arrangeait pas, ils n'auraient bientôt plus d'autre option que de s'arrêter et d'attendre la fin de la tempête. D'un autre côté, sans tentes ni sacs de couchage, ils risquaient de finir gelés.

Daníel avançait complètement à l'aveugle. Il se rappelait les tempêtes de sa jeunesse, mais aucune ne lui semblait équivalente à celle-ci, et la vie en Angleterre, au climat plus doux, avait atténué le souvenir qu'il conservait du froid. Le blizzard qui le secouait

était bien plus cruel que ce qu'il aurait cru possible. Et il n'arrivait pas à comprendre d'où venaient les ténèbres sans fond qu'il entrevoyait entre deux bourrasques de neige immaculée. Était-ce le crépuscule de novembre qui descendait déjà ? Ils n'étaient pourtant pas dehors depuis aussi longtemps.

Dernier de la file plus ou moins droite qu'ils formaient tous les quatre et terrifié à l'idée de perdre ses compagnons, il déployait des efforts colossaux pour les suivre. Ils connaissaient mieux que lui la vie au grand air et ses éventuels aléas, tout au moins Ármann et Helena, qui s'étaient préparés à ce voyage avec enthousiasme. Lui n'avait jamais chassé, et visiblement les dieux de la météo avaient décidé de ne pas lui en donner l'occasion – en tout cas, pas aujourd'hui. Il n'était même pas sûr d'avoir déjà goûté de la perdrix des neiges. Peut-être à une lointaine époque.

Juste devant lui, Helena s'immobilisa soudain, et Daníel se rendit compte, à travers le brouillard de flocons qui tournoyait autour d'eux, que tout le groupe s'était arrêté. Que se passait-il ?

Ármann cria quelque chose, mais Daníel n'entendait rien, rendu sourd par le bonnet et la capuche épaisse qui lui recouvraient la tête. Helena le regarda et dit quelques mots qu'il ne distingua pas. Il desserra le cordon de sa capuche et la retira.

– Quoi ? s'écria-t-il.

– Ármann dit que le vieux refuge est dans les environs, à deux pas d'ici. Il en est presque sûr.

Ce *presque* était le dernier mot que Daníel avait envie d'entendre, et pour la première fois, alors que ses

oreilles à peine exposées le lançaient déjà durement, il songea qu'il mourrait peut-être de froid sur cette lande désolée. Le regard perdu dans le vague, comme hypnotisé par ces tourbillons incessants de neige, il pensa à sa petite amie à Londres, pour qui il était juste parti en vadrouille avec sa bande d'amis du lycée. À vrai dire, elle avait émis des réserves, lui demandant s'il ne valait pas mieux se lancer dans un tel périple l'été plutôt qu'en plein cœur de l'hiver. Ironiquement, elle semblait plus consciente que lui des dangers que présentait l'Islande.

Il finit par se reprendre. Il ne devait pas laisser le pessimisme le gagner. Il était bien accompagné, et ensemble, ils trouveraient une solution. Il lui fallait maintenir ces sombres pensées à distance. Elles ne menaient à rien de bon, il le savait d'amère expérience…

Il se tourna vers Helena. Un sourire encourageant aux lèvres, elle semblait attendre qu'il se remette en route.

– Tu es prêt ? lui lança-t-elle.

Il hocha la tête et remit sa capuche.

Ils repartirent. S'enfonçant dans la neige, Daníel remercia le Ciel d'avoir des chaussures solides.

Bientôt, malgré sa volonté de positiver, il ne put s'empêcher d'imaginer les pires scénarios. S'il arrivait quelque chose, si l'un d'entre eux se blessait, ils seraient complètement démunis. Dans leur groupe, personne n'avait la moindre connaissance en médecine.

Chacun avait suivi sa propre voie. Ingénieure, Helena travaillait pour une start-up qui faisait beaucoup

parler – selon elle. Gunnlaugur était avocat et Ármann, guide. Enfin, il refusait d'employer ce terme depuis qu'il avait fondé sa propre agence de voyages, qui l'avait sans doute rendu plus riche que les trois autres réunis. Le flux de touristes vers l'Islande semblait ne jamais diminuer et, à en croire ses fanfaronnades, il tirait profit de chacun d'entre eux.

Daníel soupira. Il aimait beaucoup ses vieux amis, ce n'était pas le problème. Il était attaché à eux, malgré leurs défauts. Toutefois, depuis de nombreuses années, ils se retrouvaient toujours lors de soirées, pour célébrer quelque chose – un anniversaire, un mariage –, et en ces occasions, ils enchaînaient les verres. Avant de venir cette fois-ci, il s'était demandé s'il allait réussir à passer un week-end entier avec eux sans pouvoir toujours compter sur l'alcool pour apaiser les éventuelles tensions. À cet instant, perdu au milieu de ces étendues infinies de neige, il était parfaitement sobre. Fort heureusement, d'ailleurs. Mais il se rappelait que Helena avait glissé une bouteille de cognac dans son sac à dos. Ils auraient au moins de quoi se réchauffer et se calmer une fois le refuge atteint.

S'ils l'atteignaient…

Il crut distinguer une forme à quelques mètres.

Étaient-ils arrivés ? Voyant ses amis ralentir, il s'autorisa à l'espérer.

Oui, ils semblaient bien avoir trouvé une modeste cabane dans ce désert hostile.

Ármann avait tenu sa promesse.

Daníel reprit son souffle. Un vif soulagement s'empara de lui, comme si on venait de le sauver d'une

mort certaine. De nouveau, il retira sa capuche pour mieux entendre.

Tous portaient des lampes frontales dont ils dirigeaient à présent les faisceaux vers la petite maison noyée dans les tourbillons de neige. Au premier regard, il sembla à Daníel qu'elle était peinte en rouge, comme les vieux refuges d'urgence de la région. Difficile d'être affirmatif en de telles circonstances. Quoi qu'il en soit, c'était un abri contre les éléments, c'était tout ce qui comptait.

Arrivé devant la porte, Gunnlaugur essaya de l'ouvrir, mais il mettait un temps fou et Daníel sentait la morsure du froid s'intensifier à chaque seconde qui passait.

– Elle résiste… Je n'y arrive pas, dit Gunnlaugur d'une voix désespérée.

Il ne semblait pas à sa place au cœur de cette nature tourmentée.

– Fais voir, dit Helena en le poussant. Elle est fermée à clé, ajouta-t-elle avec son sang-froid habituel, après avoir essayé à son tour.

– Fermée à clé ? Ce n'est pas censé être utilisé en cas d'urgence ? demanda Daníel.

– Certains refuges ont une serrure. Il doit y avoir une boîte à clés quelque part, répondit Ármann.

Il éclaira la façade et tomba rapidement sur ladite boîte.

– Tu as le code pour l'ouvrir ? fit Daníel.

Le cœur cognant contre sa poitrine sous les assauts du vent, il ne désirait rien plus que se mettre à l'abri.

– Non, je ne savais pas qu'on viendrait jusqu'ici. Laisse-moi réfléchir une seconde…

Daníel s'approcha.

– Putain. On doit bien pouvoir casser ce truc !

Retirant un de ses gants, il essaya d'arracher la boîte du mur auquel elle était attachée. Non seulement il n'y parvint pas, mais le froid resserra instantanément ses griffes sur la peau nue de sa main. Les doigts presque paralysés, il s'empressa de remettre son gant.

– Il nous faudrait un maillet ou quelque chose dans le genre, dit-il.

– On pourrait casser une vitre ? suggéra Gunnlaugur d'une voix tremblante.

Ármann se tourna vers lui et répliqua vivement :

– Casser une vitre ? Je te rappelle qu'on est censés s'y abriter pour la nuit !

– On devrait bien pouvoir…

Daníel interrompit Gunnlaugur :

– Pourquoi ce putain de refuge est-il fermé à clé ? Il n'est pas censé être accessible pour les situations comme celle-ci ? On va mourir gelés !

– Calme-toi, Daníel, siffla Helena. Personne ne va mourir gelé.

La tension était palpable au sein du petit groupe.

Daníel avait regretté sa décision de participer à ce week-end dès sa sortie de l'avion, et ce sentiment n'avait fait que croître au fil des heures. Tout ce qu'il voulait à présent, c'était se blottir bien au chaud dans son petit appartement londonien avec sa compagne. Ils n'étaient pas ensemble depuis très longtemps ; bien plus jeune que lui, elle aussi était comédienne et rencontrait déjà beaucoup plus de succès que Daníel – ce qu'il n'admettrait jamais à voix haute.

– On pourrait essayer d'appeler les secours ? proposa Gunnlaugur.

– On est au milieu de nulle part, on ne capte pas, rétorqua Ármann. Et l'habitation la plus proche est à des kilomètres d'ici. Nous sommes seuls. Il faut l'accepter et gérer ça nous-mêmes. Personne ne viendra nous sauver, en tout cas pas avant un bon moment…

– C'est insupportable, de ne pas avoir de réseau…, commenta Daníel, plus pour lui-même que pour ses amis.

– On le savait très bien, répliqua Ármann. C'était l'idée, d'ailleurs : partir ensemble en pleine nature, nous déconnecter un peu du monde. C'est ce qu'on voulait, non ?

Helena les coupa :

– Calmez-vous, les gars. Il faut qu'on arrive à ouvrir cette cabane pour se mettre à l'abri et boire un coup de cognac. On peut rester concentrés ?

– Elle n'a pas l'air bien solide, cette porte, fit Gunnlaugur. Et si on… ?

– Bon, ça suffit. On va casser cette foutue boîte à clés, on la remplacera plus tard, enchaîna Ármann en s'emparant du fusil accroché à son épaule.

S'il ne s'attendait évidemment pas à ce que son ami attaque qui que ce soit avec son arme, Daníel ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de recul.

– T'inquiète, mon pote ! s'exclama Ármann en souriant.

Dans ce contexte particulier, Daníel avait toutefois la sensation que ces mots étaient chargés de

sous-entendus. Une crainte diffuse flottait dans l'air tourmenté.

Ármann assena des coups sur la boîte avec la crosse de son fusil jusqu'à ce qu'elle se détache du mur et tombe au sol. Il continua de la marteler ainsi, et elle finit par s'ouvrir.

– Voilà, dit-il avec satisfaction. C'était pas si dur. On va enfin pouvoir se détendre.

Il prit la clé, la glissa dans la serrure et poussa la porte. À l'intérieur régnait une obscurité opaque.

– Allez, tout le monde rentre, vite !

Helena ne se fit pas prier et se précipita, bousculant Ármann sur son passage.

Gunnlaugur la suivit d'un pas affreusement lent tandis que Daníel, derrière, prenait son mal en patience. Parfois, son ami lui semblait à peine vivant tant ses mouvements étaient apathiques.

Daníel pénétra enfin dans la cabane. Il peinait à se repérer ; comme lui, ses compagnons faisaient aller et venir le faisceau de leur lampe frontale. Il posa son sac dans un coin et lâcha un soupir. S'il était loin de faire chaud, la température était plus supportable, et les murs les protégeaient de la violence du vent. Daníel avait enfin la sensation de respirer normalement. Il pouvait se détendre un peu…

C'est alors que Gunnlaugur poussa un cri.

Un cri déchirant, si glaçant dans le silence et les ténèbres que Daníel se figea. Un fracas s'ensuivit, et il lui fallut quelques secondes pour comprendre que Gunnlaugur venait de foncer dans Ármann, et que les deux avaient chuté au sol.

Le silence retomba, plus profond que jamais.

Daníel essaya de reprendre ses esprits. Gunnlaugur avait dû voir quelque chose, mais quoi ?

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Personne ne répondit. Daníel fit quelques pas tout en jetant des coups d'œil à droite et à gauche, mais rien n'attira son attention. Il dirigea alors sa lampe devant lui, vers le mur opposé à la porte d'entrée.

Face à la vision absurde et macabre qui s'offrit à son regard, son cœur s'arrêta l'espace d'une seconde. Il essaya de crier, mais ne put émettre le moindre son. Pétrifié, il se contentait de regarder fixement droit devant lui.

Jamais il n'avait été aussi terrifié.

VENDREDI

Un jour plus tôt

Daníel

Ármann conduisait et, comme à son habitude, il s'était donné pour mission de les divertir sur la route. Mais ses plaisanteries, bien qu'amusantes, ne rencontraient cette fois aucun succès. Ce n'était simplement pas le moment. Daníel était fourbu, il avait la gueule de bois après la soirée de la veille et ses amis avaient l'air d'être dans le même état. Finalement, Ármann avait renoncé. Plus personne ne parlait, l'autoradio était éteint et seul le bruit des pneus cloutés contre le macadam troublait le silence. Dehors défilait un paysage plat et gris, à peine égayé par les hautes terres qui brillaient dans le lointain, serties d'une touche de blanc.

Alors qu'il considérait le panorama lugubre d'un œil endormi, Daníel se rendit compte qu'il ne connaissait presque rien de l'est de son pays, qui lui évoquait vaguement une succession de fjords menant à une région sauvage de montagnes et de landes, peuplée de rennes et arpentée par des fermiers, des chasseurs et des pêcheurs robustes, à mille lieues de la vie urbaine

qu'il avait connue à Reykjavík, où il avait grandi. Ce n'était pourtant qu'à trois cent cinquante kilomètres !

La voiture filait. Comme toujours, Ármann dirigeait les opérations. C'était lui qui avait organisé ce voyage, trouvé un week-end convenant à tout le monde, réservé les billets d'avion, la voiture de location, l'hébergement. Le plan était d'arriver dans l'est le vendredi, de s'installer dans le chalet, d'arpenter la lande le samedi et le dimanche matin, puis de rentrer à Reykjavík le dimanche après-midi. Sans conviction, Daníel avait accepté tout ce qu'il proposait, y compris cette idée saugrenue d'aller chasser la perdrix des neiges.

En vérité, sa gueule de bois n'était pas si terrible. Malgré cela, il ne s'était pas senti le courage de proposer de conduire. Il avait du mal à se remettre du vol qui les avait amenés de Reykjavík ; le petit avion empestait l'essence, ils avaient été un peu secoués et on lui avait servi un café infect. Bercé par le ronronnement de la voiture, il ferma les yeux. Assis à l'arrière à côté de Helena, il devait bien admettre qu'Ármann les avait gâtés ; la Jeep était spacieuse et confortable. Cela renforçait son envie de dormir, de reprendre des forces avant d'arriver au chalet qu'ils avaient loué pour le week-end. Connaissant Ármann et Helena, il se doutait que cette soirée aussi serait longue.

La veille, à Reykjavík, ils avaient passé une nuit mémorable à écumer les nouveaux bars de la ville après avoir dîné dans un restaurant dont il n'avait jamais entendu parler. Seulement deux ans sans revenir en Islande, et c'est à peine s'il avait reconnu la capitale. Dans le quartier du port, métamorphosé, se

dressaient des appartements de luxe et un hôtel cinq étoiles, et de nombreux autres hôtels avaient ouvert ou étaient sur le point de le faire. L'atmosphère du centre-ville lui avait semblé étonnamment effervescente pour un jeudi soir de novembre, et plus cosmopolite qu'avant ; ils avaient même trouvé un club de jazz pas loin du Parlement, un endroit que Daníel aurait plus associé à New York qu'à Reykjavík. De plus, ils avaient eu de la chance avec le temps ; il avait fait froid, mais le ciel était resté dégagé toute la soirée. On annonçait une météo comparable dans l'Est, même si les températures seraient plus basses et que des chutes de neige étaient à envisager.

À chaque nouvelle visite au pays, Daníel supportait plus mal les basses températures, et il avait de moins en moins de patience pour ce climat sans cesse changeant. Toutefois, n'ayant pas envie d'entendre ses amis lui dire que Londres l'avait ramolli, il s'appliquait à n'en rien laisser paraître. Cette discipline était un moyen comme un autre d'éprouver ses talents d'acteur. Il ne fallait jamais laisser tomber le masque – qu'il s'agisse de sa sensibilité à la météo ou de sa carrière.

Ses amis étaient tous convaincus qu'il avait rencontré le succès en Angleterre et il se gardait bien de les contredire. Il avait étudié dans une école respectable, même si elle n'était pas aussi réputée qu'il le sous-entendait. Une fois diplômé, il s'était pour l'essentiel consacré au théâtre, ce qui lui avait valu quelques bons rôles. La plupart des pièces dans lesquelles il jouait étaient cependant montées par de petites compagnies qui tournaient dans des villes de

province ; il n'avait qu'à trois reprises décroché un contrat pour des représentations à Londres – deux fois en tant que doublure, ce qui ne lui avait même pas permis de monter sur scène, la troisième dans un rôle très secondaire. Ses cachets étaient modestes, et pour subvenir à ses besoins il cumulait les petits jobs dans des restaurants. Mais aux yeux de ses amis, il était célèbre à l'étranger, un acteur en vogue. C'était en tout cas le rôle qu'il aurait à tenir ce week-end – et ça ne lui déplaisait pas.

– Tu n'as vraiment jamais tué de tes mains ? demanda Ármann, brisant le silence.

Conscient que la question lui était adressée, Daníel décida néanmoins de l'ignorer.

– *Daníel*, tu n'as jamais tué ? répéta son ami.

– Non, je ne vois pas le plaisir qu'on peut en tirer, répondit-il en haussant la voix pour se faire entendre par-dessus le grondement du moteur.

– En fait, c'est assez gratifiant. Je ne sais pas exactement comment décrire ça. Chasser pour se nourrir, c'est comme se suffire à soi-même. Un retour à la nature.

Daníel haussa les épaules. Ármann, les yeux fixés sur la route, ne pouvait pas le voir.

– Manger me suffit. Ça, je m'y connais.

– Tu vas chasser quelques oiseaux avec nous, ne dis pas de bêtises ! s'exclama Helena avec un sourire. Il est hors de question qu'on rentre chez nous sans avoir fait couler un peu de sang !

Quelque chose dans le sourire de la jeune femme le mit mal à l'aise, sans compter ce discours morbide qui

le laissait perplexe. C'était pourtant bien l'objectif de leur week-end, en plus de passer du temps ensemble.

– Peut-être. Je vais essayer. Mais en tout cas, je vous donnerai mon butin. Je m'imagine mal retourner avec en Angleterre.

– Tu ne saurais pas le cuisiner, de toute façon, glissa Gunnlaugur d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

Daníel avait été surpris d'apprendre que Gunnlaugur serait là. Certes, il faisait partie de la bande à l'époque, mais ces dernières années, les rares fois où ils s'étaient revus, personne ne l'avait invité – une sorte d'accord tacite. Daníel l'appréciait – après tout, ils se connaissaient depuis l'enfance –, cependant il devait admettre que son ami ne cadrait plus tout à fait avec le groupe. D'un naturel calme et réservé, il cachait un côté sombre qui, avec un peu de chance, ne se manifesterait pas ce week-end. De plus, il n'apportait jamais rien de très intéressant à la conversation. C'était un homme plutôt ennuyeux qui, à ce que Daníel en savait, passait la majeure partie de son temps libre seul chez lui, devant la télévision.

– Tu as déjà chassé, Gunnlaugur ? lui demanda-t-il.

On ne l'appelait jamais autrement que par son prénom – contrairement à la majeure partie des Islandais, il ne s'était pas vu affublé d'un diminutif affectueux, comme Gulli par exemple.

– Pas beaucoup, mais je sais me débrouiller. Mon père nous avait appris à utiliser un fusil, à mon frère et à moi. On allait aussi pêcher le saumon. Pour tout vous dire, c'est le fusil de mon père que j'ai emporté.

– Génial, un fusil avec une histoire, commenta Helena.

– Oui, et d'ailleurs, pour que les choses soient claires, je ne le prêterai pas. Je serai le seul à m'en servir.

Un instant, Daníel crut qu'il plaisantait, mais il se rendit vite compte qu'il était on ne peut plus sérieux. Gunnlaugur n'était pas exactement connu pour son sens de l'humour.

– Du calme, répondit-il. Personne ne va te le prendre, ton fusil.

– Je préfère préciser, vu que tu es venu les mains vides.

– Je disais simplement…

Helena l'interrompit :

– J'ai apporté une bouteille de cognac. Ármann, tu as prévu de quoi boire, toi aussi ? enchaîna-t-elle, bien que connaissant probablement la réponse.

Bien tenté, songea Daníel, même si le sujet sur lequel elle venait d'essayer de faire dévier la conversation n'était peut-être pas le plus approprié au sein de ce groupe.

– Tu penses bien ! répondit Ármann avec un large sourire.

Daníel s'appuya au dossier de son siège et ferma les paupières. Il aurait aimé pouvoir faire de même avec ses oreilles.

Pourquoi s'était-il laissé embarquer dans ce voyage ? Avait-il le moindre espoir de passer un bon moment ? Au point où il en était, il serait simplement content de venir à bout de ce week-end.

Gunnlaugur

– Tu n'avais pas dit que c'était un pavillon de chasse ?

Gunnlaugur, qui avait fait le tour de la maison, composée de six chambres au confort rudimentaire dont il devrait s'accommoder, essaya de garder un ton de voix léger en dépit de sa déception. Il voulait qu'Ármann comprenne qu'il n'était en aucune manière impressionné par le standing des lieux, tout en s'assurant que ses compagnons de voyage puissent prendre son commentaire pour une plaisanterie. Le sarcasme était un abri.

– Mais c'en est un ! rétorqua Ármann. Tu n'en as jamais vu de ta vie ?

– Si, bien sûr. Mon père et moi en louons un chaque été, quand nous allons pêcher au bord de la Haffjarðará. Mais ce n'est pas vraiment la même catégorie. Enfin bon, c'est pas si mal…, ajouta Gunnlaugur, même si dans son for intérieur il trouvait l'endroit bien trop moderne et impersonnel, loin du cachet des chalets plus traditionnels.